

Pour le Plaisir de lire



Épopées et Mythes Fangs du Gabon

Par Catherine Fournier et Henri Willox
Guadalajara, Mexique
willoxh@iquebec.com

En Afrique, la tradition orale est importante, il existe peu de traces écrites des contes, épopées et mythes des différentes ethnies. Chez les Fangs, ce sont les bardes Mvett qui sont les gardiens de la tradition orale. Voici quelques unes des histoires, que nous avons eu l'occasion de découvrir au Gabon, et que nous avons eu envie de partager. Alors, à la manière des bardes Mvett, commençons par la phrase rituelle :



« Que les oreilles écoutent, qu'elles écoutent le Mvett. »

La cigale entreprend de lutter contre tous les animaux

La cigale avait découvert le secret de la lutte, il lui fallait expérimenter ce secret : un jour, elle résolut de lutter contre toutes les bêtes; grandes et petites.

Ce jour-là, cheminant, elle rencontra la souris :

- « - Soeur souris, es-tu assez forte ?
- Mais la force ne se demande pas !
- Luttons alors dans ce fumier. »

La cigale la terrassa deux fois et la laissa sur ses genoux. Elle continua sa route, croisa une gazelle :

- « - Fille de ma mère, es-tu forte ?
- La force n'est pas visible !
- Allons lutter dans ce fumier. »

La gazelle tomba deux fois à terre et fut laissée sur les genoux. Et la cigale de continuer. Chemin faisant, elle aperçut une antilope :

- « - Hé, commère antilope, es-tu forte ?
- Mais on ne demande guère la force !
- Luttons dans le fumier que voici. »

L'antilope s'affala deux fois puis resta honteusement perchée sur ses genoux. La championne faisait du chemin. Elle vit la panthère :

- « - Enfant de ma mère, es-tu forte ?
- Mais il vaut mieux aller au fait. La force ne se demande pas !
- Allons lutter dans ce fumier. »

Le fauve, comme une feuille, gagna deux fois le sol et fut lamentablement laissé sur ses genoux. Elle continuait son aventure. Elle croise tout à coup le cochon :

- « - Compère cochon, es-tu fort ?
- On ne demande guère la force, fit-il.
- Allons lutter dans ce fumier », reprit la cigale.

Le cochon, comme une brindille, gagna deux fois la terre et demeura honteusement sur ses genoux. Elle continuait ses exploits. Elle trouve "Massu" l'éléphant :

- « - Père éléphant, es-tu fort ?
- La force ne se demande guère, répondit-il.
- Mesurons-nous dans ce fumier », fit la cigale.

L'éléphant s'écroula deux fois puis le voilà se lamentant sur ses genoux.

Tous les animaux étaient déjà battus. Il fallait maintenant que la cigale parvienne à vaincre la tortue pour mériter le renom qu'elle cherchait : être « le génie de la brousse » afin de se substituer à la tortue.

Les animaux ne savaient pas d'où venait cette puissance de la cigale, pauvre et légère bête; la surprise était totale parce que les exploits dépassaient l'imagination. Une cigale qui arrive à battre tous les animaux, même les plus redoutables. Ils ignoraient que la force de la cigale était cachée dans son appel. Dès qu'elle interpellait la première son ennemi, celui-ci était magnétisé, ce qui le privait de ses forces.

La tortue a vite fait de consulter son génie avant de rencontrer la championne. Elle sait à présent que la force de la cigale ne vaut rien quand on l'interpelle la première pour lutter.

La tortue se cacha au passage de la cigale. Celle-ci passa à côté de la tortue sans l'apercevoir. À peine avait-elle fait quelques pas que la tortue dit :

« - Hé ! Commère cigale ! Votre lutte m'a-t-elle écartée ?

- Pas du tout, reprit la cigale, il ne me restait que toi pour mériter mon renom; luttons, si tu es forte, dans ce fumier. »

La tortue la renversa deux fois, puis la cigale resta péniblement accroupie sur ses genoux...



Le veuf et son fils

Dans un hameau vivait un veuf. Il avait été un riche personnage, époux de plusieurs femmes, mais, un jour, il se retrouva démuné de ses richesses et de toutes ses ressources. La mort lui enleva ses enfants, ses femmes, ses esclaves et jusqu'à son bétail ainsi que sa volaille.

Cependant, un seul de ses enfants avait survécu parce qu'il se trouvait chez ses oncles lors du fléau. C'était le garçon le plus brave et le plus dégourdi du village.

Un matin, l'homme fit venir son fils :

« - Partons, lui dit-il, de ce lieu, nous vivrons mieux ailleurs, bien loin de ces tombes, à l'écart d'humiliantes condoléances. »

Quand ils se furent installés dans le nouveau village, le veuf, qui n'avait pas perdu connaissance malgré les peines, recommanda à son fils de s'adonner à la chasse, leur seule source de vie et de richesse.

« - La forêt, lui dit-il, est grande et très peu fréquentée par les hommes. Une bonne semaine de chasse suffira pour réunir une dot. Comme tu es bon chasseur et que je te sais courageux, ne perds pas ton temps et cours à la recherche des lianes à pièges dont tu auras besoin. Mais pour que tes chasses soient fructueuses, tu t'appelleras désormais Mbabomondinindin (obstination, endurance), et moi ton père, je me nommerai Bomondinindin. S'il survenait quelque danger, il te suffirait de crier mon nouveau nom pour t'en préserver aussi tôt. »

La proposition n'eut pas l'agrément du jeune homme et la discussion s'engagea :

« - Je suis ton père, dit l'homme, tu es le fruit de mes entrailles et je ne te propose que ce qui peut t'être utile.

- Bien que je sois ton fils, répliqua le jeune homme, et que tu sois mon dieu comme le sont tous les pères pour leurs enfants, je te remplace en ce moment. Tu ne fais plus rien, tu vis de mon travail et tu veux que je continue à t'obéir comme lorsque j'étais enfant; j'entends, au contraire prendre ton nom et te donner le mien. »

Sans trop de résistance, le père se décida à accepter la proposition de son fils. Le jeune homme fut enchanté de porter le nom qui était celui de son père; il s'enorgueillit d'être devenu le père du village. Désormais, il s'appellerait Bomondinindin et son père Mbabomondinindin.

Tout son matériel de chasse était prêt et notre fier jeune homme pénétra dans la forêt après avoir dit au revoir à son père. Toute sa journée, il la passa à préparer des trappes, à tendre des collets, à répandre de la glu, puis, il rentra à la maison à l'heure où les rayons du soleil sont à la portée des singes.

Le lendemain matin, il retourna sur son chemin de la veille, où, à chaque piège il détachait, déjà tout raides, une biche, un sanglier, un porc-épic, un pangolin et bien d'autres bêtes encore... Sur la route du village, il fit un énorme paquet du produit de sa chasse, hissa le fardeau sur ses solides épaules, s'apprêtant à rejoindre son père. À mi-chemin, il se sentit essoufflé, déposa son bagage au pied d'un énorme adzap et s'assit non loin de là. Au lieu de crier le nom de son père pour dissiper la fatigue qu'il sentit le gagner, il eut la maladresse de l'appeler par son surnom d'enfant. À ces mots, un être invisible s'abattit avec un bruit de tonnerre sur le gibier qu'il emporta aussitôt. Le jeune homme, que le bruit avait paralysé, voulut s'enfuir avec son bagage; il le chercha en vain. Il fouilla partout sans rien trouver et dut rentrer au village humilié et tête basse.

Dès que le père le vit venir, il soupira à la façon des vieilles personnes, déplorant l'étourderie des enfants :

« - La chasse a-t-elle été bonne ? fit-il d'un air moqueur.

-Très fructueuse mais... », répondit le fils, cachant ce qui lui était arrivé, pour ne pas passer pour un maladroit au yeux de son père.

Cependant, le vieux savait tout ce qui s'était passé.

De tout un mois, le pauvre garçon ne parvint pas à ramener une seule pièce de gibier à la maison. Un jour enfin, il se rendit compte de son erreur, de sa désobéissance et de sa vanité, et des conséquences de sa conduite à l'égard de son père; il se rendit résolument auprès de son père, se repentit de tout son coeur et rendit le nom dont il s'était accaparé par orgueil.

« - Maintenant, dit le père, que tu as reconnu la valeur d'un père, retourne dans la forêt. »

Le jeune homme obéit. Arrivé dans la forêt, il détacha des pièges, comme de coutume, les bêtes qui s'y trouvaient prises et les lia en énorme paquet. Le voilà de nouveau sur la route du village. À chaque petite difficulté, il cria le surnom de son père, ce qui lui donnait plus de courage malgré le poids qu'il supportait. Ainsi, il gagna le village sans surprise, apportant cette fois toutes sortes d'animaux. Le père fut satisfait de le voir entrer tout épanoui, et l'embrassa très fort.

Il fallait que le jeune homme vende le produit de sa chasse pour réunir les objets de la dot. Tout cela, il le fit en accord avec son père, avec celui qui dispose de sa vie. Le jeune homme put alors penser à se marier et à fonder une famille. Il eut de nombreux enfant et devint l'homme le plus riche et le plus considéré de la contrée...



L'orpheline et la vieille femme

Une femme venait de mettre au monde une fille, quand, peut de temps après, elle mourut.

Son mari restait seul avec l'enfant. Comme il n'avait personne pour lui faire à manger, il se dit « Je vais me chercher une femme ». Il chercha donc et trouva une femme d'une laideur repoussante. Quel contraste avec la petite orpheline qui brillait par sa beauté toute naturelle.

La nouvelle maîtresse de maison, à son tour, mit au monde une fille qui, sur le plan physique, ressemblait trait pour trait à sa mère. Celle-ci se fait un devoir de maltraiter l'orpheline. C'était la bonne à tout faire : cuisine, commissions, corvées d'eau,... De jour comme de nuit, même pendant les repas, la marâtre envoyait l'enfant puiser de l'eau au marigot, dans la forêt.

Un jour qu'elle s'était rendue au marigot en pleurant, et qu'elle puisait de l'eau, elle aperçut une vieille femme à la peau toute ridée, le corps encrassé d'une saleté repoussante. La vieille la supplia : « - Ma fille, donne moi de l'eau à boire. »

L'orpheline puisa l'eau dans le marigot et lui donna à boire. Dès qu'elle eut fini de se désaltérer, voici qu'en un clin d'oeil, la vieille se métamorphosa en une jeune femme d'une beauté éclatante.

Elle regarda l'orpheline et lui dit : « - Mon enfant, puisque tu m'as donné à boire lorsque j'avais soif, alors que tu m'as vue toute repoussante de saleté, puisque tu as tout de même osé m'approcher pour me donner de l'eau, tu rencontreras, durant la vie, tout le bonheur que puisse contenir la terre. Il t'arrivera qu'en ouvrant simplement la bouche pour parler, il en sorte de l'or, de l'ivoire et des objets précieux. » Après ces paroles, elle disparut.

Au village, la marâtre piaffait d'impatience. Elle déboucha au tournant de la piste, à la rencontre de l'orpheline, un bâton à la main : « - Que fais-tu si longtemps au marigot ? »

L'enfant se taisait. Un coup de bâton siffla sur ses épaules. Touchée, elle ouvrit la bouche pour pleurer, et voici qu'il en sortait de l'or, de l'ivoire, des pierres de toutes les qualités que peut cracher la terre. Emmerveillé par ce prodige, la marâtre, rendue au village, appela sa fille et lui intima cet ordre : « - Cours vite au marigot, et ramène-nous, toi aussi, ce même bonheur. »

La fille arriva au marigot et trouva la même vieille femme qui se mit à lui demander de l'eau à boire. La fille, indignée, s'exclama avec dédain : « - Qu'est ce qui se présente à mes yeux ? Qui es tu ? Ote-toi de ma vue. »

Et elle insulta la pauvre vieille au-delà de toute mesure. À peine avait-elle lâché le dernier mot que la vieille femme, sous ses yeux, se métamorphosa en une belle et jolie princesse. Elle s'adressa à l'enfant : « - Puisque tu n'as pas voulu me donner de l'eau quand je te demandais à boire; puisque, bien au contraire, tu t'es mise à m'insulter au-delà de toute mesure, tu rencontreras le malheur dans ta vie. Il t'arrivera qu'au moment où tu ouvres la bouche, il en sorte des grenouilles, des crapauds, des vipères et des serpents de toutes variétés. »

Décontenancée, la fille haussa les épaules et rentra au village. Sa mère l'attendait avec une impatience non dissimulée. L'enfant était à peine arrivé qu'elle lui appliqua un coup de bâton dans le dos : « - Parle, et dépêche-toi ! »

Émue, la fille éclata en sanglots et voilà qu'aussitôt, de sa bouche, jaillirent pêle-mêle vipères, grenouilles et crapauds. Terrorisée, la mère prit la fuite et chassa la fille du village...



Ceux qui insistent

Autrefois, il y a très longtemps de cela, Dieu vivait parmi les hommes de toutes les couleurs et de toutes les tribus, les aidant de ses conseils et leur fournissant tout le bien-être dont ils avaient besoin. Tout allait à merveille : point d'inégalité, ni de haine. Partout, paix, joies et gaieté.

Vint un jour où Dieu, lassé de vivre sur terre, décida de rejoindre le royaume des cieux. Il fit battre le tam-tam, moyen qu'il employait d'ordinaire pour rassembler tout le monde :

« - Mes amis, j'ai longtemps travaillé à vos côtés, j'ai beaucoup fait pour vous, je vous ai apporté beaucoup; maintenant il est temps pour vous de vivre vous-mêmes et je vais dès aujourd'hui m'en retourner au royaume des cieux. Cependant, je laisserai ma bénédiction à ceux qui, les premiers, m'apporteront un présent selon leur cœur. »

Tout aussitôt, chaque tribu se réunit pour décider du présent à offrir. En quelques instants, une tribu blanche, qui avait immédiatement choisi se précipita aux pieds de Dieu qui lui donna sa bénédiction. Pendant ce temps, une tribu noire continuait à discuter. Lorsque enfin tous les membres se mirent d'accord, il était déjà trop tard, Dieu s'envolait. Toute la tribu se précipita pour le retenir par son manteau en insistant pour offrir son présent. Mais Dieu leur fit comprendre que d'autres étaient arrivés avant eux et que la bénédiction céleste ne se donnait qu'une seule fois. Puis il disparut, les laissant à la foi désemparés et mécontents. Le mécontentement ne fit qu'augmenter et toute la tribu se remit à discuter sur ce qu'il convenait de faire en face de cette situation.

Enfin, un des chefs se leva et s'écria :

« - Assez ! Écoutez moi tous. À cause de vos discussions interminables nous avons déjà perdu la bénédiction de Dieu. Il ne sert plus à rien de vous lamenter. Alors voici : nous ne pouvons plus continuer à vivre dans ce pays où seuls seront les maîtres ceux qui ont reçu la bénédiction divine. Il nous faut partir. Nous allons suivre la marche du soleil aussi longtemps que nous n'aurons pas trouvé le pays où nous serons à l'abri. »

Et la tribu se mit en marche vers le soleil couchant.

Ils marchèrent longtemps, longtemps. Ils traversèrent de grandes plaines, des forêts, des rivières. Ils passèrent des montagnes. Un jour, dans un immense désert, ils se trouvèrent face à face avec une nombreuse tribu arabe qui les attaqua pour les empêcher de passer. La bataille fit rage pendant des jours. Mais devant le courage et la ténacité de leurs adversaires, les arabes s'enfuirent vaincus. Et les Fangs purent continuer leur chemin. Ils s'étaient choisis ce nom qui signifie « Ceux qui insistent ».

Ils entrèrent dans un pays de forêt. La route devint de plus en plus difficile et la tribu était fatiguée. Un jour, ils trouvèrent sur leur route un arbre abattu, un arbre immense qui leur barrait le chemin. La fatigue aidant, le découragement s'empara d'une partie de la tribu et les discussions recommencèrent. Un membre de la tribu se leva et dit :

« - Moi, j'en ai assez. Je ne vais pas plus loin, je suis fatigué. »

Un autre, plus courageux lui répondit :

« - Tu n'as pas plus de courage qu'une femme ! »

Les deux se mirent à discuter :

« - Pas de courage ! Quand nous nous sommes battus contre les arabes, j'ai eu au moins autant de courage que toi !

- Le chef, bien sûr, est plus fort; moi je dis que si cet arbre, le plus grand que nous ayons jamais vu, nous barre la route, c'est que c'est la volonté de Dieu que nous nous arrêtons ici.

- La volonté de Dieu ! Qu'est ce que tu en sais ? Ne pourrions nous pas essayer ? Il faut insister, ou alors tu n'es plus un Fang. »

Finalement, les discussions n'aboutirent à rien. La tribu se divisa et ne put se mettre d'accord. Devant cette situation, le chef réunit tout le monde autour de lui :

« - Vous êtes incorrigibles. Voici que vous vous remettez à discuter sans fin. Écoutez ce que j'ai décidé : Que les courageux, les vrais Fangs, me suivent. Nous continuerons notre route, nous insisterons jusqu'au bout. Pour les autres, qu'ils repartent où ils se trouvaient. On les appellera les « Boulous ».

Ainsi, pour la première fois, la tribu se sépara. Les Fangs poursuivirent leur chemin, tandis que les Boulous, ce qui veut dire "Ceux qui s'en retournent", allèrent s'établir dans le pays qui, plus tard, s'est appelé Cameroun. Pendant des semaines, les Fangs continuèrent à marcher à travers une forêt sans fin jusqu'au jour où ils arrivèrent au bord d'un large fleuve aux eaux tumultueuses, appelé Ntem. Ils étaient très fatigués, pourtant, le courage ne leur manquait pas. Ils construisirent des pirogues, pour franchir ce nouvel obstacle. Malheureusement, pendant la traversée, beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants périrent noyés. La tribu en deuil se rassembla sur la rive et le chef leur rappela :

« - Grâce à votre courage à tous, nous avons pu vaincre le fleuve, mais la mort nous a durement éprouvés. Elle a frappé aveuglément et atteint dans leurs affections les plus chères, les plus courageux d'entre nous. Que ceux qui ont perdu femmes, frères ou enfants restent ici pour enterrer leurs morts. Ils s'établiront près des tombes de leurs disparus et on les appellera les « Ntumu » (ou Ntoumous). Pour nous qui avons été épargnés, notre dessein est d'insister et nous allons poursuivre notre route. »

Mais les Fang ne marchèrent pas longtemps avant de regretter leurs compagnons Ntumu, c'est à dire "Ceux qui sont tristes", qu'ils avaient laissés au bord du Ntem. Le chef se décida donc à s'arrêter afin de ne pas perdre définitivement tout contact avec eux; et c'est ainsi que les Fangs s'établirent entre le Ntem et l'Ogooué.



La légende de Ngurangurane

Donc, il y avait à cette époque là, il y a bien longtemps de cela, un très grand féticheur nommé Ngurangurane, le fils du crocodile. Et voici comment il est né, c'est la première chose; ce qu'il fit et comment il mourut, c'est la seconde. Dire toutes ses actions, c'est impossible, et d'ailleurs qui se les rappellerait ?

Première partie :



Comment il est né,
c'est la première chose



À cette époque-là, les Fangs demeuraient au bord d'un grand fleuve, grand, si grand, qu'on ne pouvait apercevoir l'autre rive; ils pêchaient sur le bord, mais ils n'allaient pas sur le fleuve; nul encore ne leur avait appris à creuser des pirogues, celui qui le leur apprit, ce fut Ngurangurane:

« Ngurangurane apprit cet art aux hommes de sa famille, et sa famille c'était les hommes. »

Dans le fleuve vivait un énorme crocodile ou plutôt le chef des crocodiles. Sa tête était plus longue qu'une case, ses yeux plus gros qu'un cabri tout entier, ses dents coupaient un homme en deux comme je coupe une banane. Il était couvert d'énormes écailles : un homme le frappait de ses sagaies, têt, têt. Mais, pfut, la sagaie retombait. C'était un animal terrible.

Or, un jour, il vint dans le village de Ngurangurane, mais celui-ci n'était pas encore né. Et celui qui commandait les Fangs était un grand chef et il commandait aux Fangs et à d'autres encore.

Le Ngan Esa « le crocodile père » vint donc un jour dans le village des Fangs et il appelle le Chef :

« - Chef, je t'appelle. »

Le chef aussitôt accourt. Et le Ngan Esa di au chef :

« - Bègue melo (écoute attentivement)

Et le chef répondit : « Melo » (oreilles, ce qui signifie j'écoute)

« - Ce que tu feras à partir d'aujourd'hui, le voici. Chaque jour, j'ai faim, et je pense que la chair de l'homme me vaut mieux que la chair de poisson. Chaque jours, tu arracheras un esclave et tu me l'apporteras sur les bords du fleuve, un homme un jour, une femme un jour et le premier de chaque lune, une jeune fille bien peinte avec le baa et bien luisante de graisse. Tu feras ainsi. Si tu oses ne pas obéir, je mangerai tout ton village. Voilà, c'est fini. Tais-toi. »

Et le Ngan Esa, sans ajouter un mot, retourna au fleuve. Et au village, on commença les lamentations funèbres. Et chacun dit : « Je suis mort. » Chacun le dit, le chef, les hommes, les femmes. Le lendemain, au matin, quand le soleil se lève, le Ngan Esa était sur le bord du fleuve. Sa gueule était énorme, plus longue que la case, ses yeux plus gros qu'un cabri tout entier. Les crocodiles que l'on voit aujourd'hui ne sont plus des crocodiles. Ce crocodile était comme le Ndzin. Et l'on se hâta d'apporter au Ngan Esa ce qu'il avait demandé : un homme un jour, une femme un jour et le premier de chaque lune, une jeune fille ornée de rouge et d'huile et toute luisante de graisse. L'on fit ce que le Ngan Esa avait ordonné et nul n'osait désobéir car il avait partout ses guerriers, les autres crocodiles.

Et le nom de ce crocodile était Ombure, les eaux obéissaient à Ombure, les forêts obéissaient à Ombure, ses guerriers étaient partout, il était le chef de la forêt, mais il était surtout le chef de l'eau. Et chaque jour, il mangeait soit un homme, soit une femme et il était très content et très ami des Fangs. Mais ceux-ci avaient fini de donner tous leurs esclaves et le chef leur avait livré tout ce qu'il avait comme richesse pour en acheter. Il n'avait plus un coffre, plus une dent d'éléphant. Il lui fallait fournir un homme, un homme Fang ! Et le chef des Fangs réunit tous ses hommes dans son abeigne, il leur parla longtemps, et après lui, les autres guerriers parlèrent longtemps. Quand la palabre fut terminée, tout le monde était d'accord et pensait avec un seul coeur : Nous devons partir. Le chef dit alors :

« - Voilà, cette question est réglée; nous irons loin, loin d'ici, par-delà les montagnes. Ombure ne pourra pas nous atteindre, et nous serons heureux. »

Et il fut décidé que l'on ne renouvellerait plus les plantations et qu'à la fin de la saison, la tribu quitterait les bords du fleuve. Et ainsi fut fait.

Au commencement de la saison sèche, lorsque les eaux sont basses, et qu'il fait bon voyager, la tribu se mit en marche. Le premier jour, on alla vite, vite, aussi vite que l'on pût marcher. Chaque homme pressait ses femmes, les femmes hâtant le pas, marchaient en silence, ployant sous le faix des provisions et des ustensiles de ménages, car on emportait tout, plats, pilons, corbeilles, sabres et houes, tout, chaque femme l'avait lourde. Elles l'avaient lourde car avec tout cela on avait encore fait sécher le manioc et on l'emportait. Elle l'avait lourde car il lui fallait encore porter les enfants, les petits qui ne savaient pas encore marcher et ceux qui ne marchaient pas longtemps.

Et il fallait demeurer silencieux, les hommes se taisaient, les femmes se taisaient et les enfants pleuraient, mais les mères disaient :

« - Taisez-vous ! »

Le chef était en tête, il conduisait la marche, car c'était lui qui connaissait le mieux le pays : il avait été souvent à la chasse, et au cou, il portait un collier de dents de grand singe. C'était un grand chasseur.

Le premier jour, beaucoup regardaient derrière eux, croyant entendre le crocodile, et le dernier avait froid dans son coeur. Mais on n'entendait rien. Et le second jour, la marche fut la même et l'on n'entendait rien.

Le premier jour cependant, Ombure était sorti de l'eau, suivant son habitude, pour venir à l'endroit où l'on avait coutume de mettre l'esclave qui lui était destiné. Il vient : Rien ! Qu'est ce que Ceci ? et prend aussitôt la route du village.

« - Chef des hommes, je t'appelle. »

Rien ! Il n'entend aucun bruit, il entre, toutes les cases sont abandonnées. Il parcourt tous les villages, tous les villages sont abandonnés... Ombure rentre dans une fureur épouvantable et se replonge dans le fleuve pour consulter son fétiche et il chante :

« Vous qui commandez aux eaux, esprits des eaux,
Vous tous qui m'obéissez, c'est moi qui vous appelle.
Répondez sans tarder, répondez aussitôt.
J'enverrai l'éclair qui passe en fendant le ciel,
J'enverrai le tonnerre qui passe en brisant tout,
J'enverrai le vent de la tempête qui passe en arrachant les bananiers
J'enverrai l'orage qui tombe de la nuée et balaie tout devant lui.
Tous répondront à la voix de leur chef.
Vous tous qui m'obéissez, indiquez moi le chemin.
Le chemin qu'ont pris ceux qui se sont enfuis.
Esprit des eaux, répondez. »

Mais, à son grand étonnement, les esprits des eaux ne répondent pas, pas un seul ne répond. Qu'était-il donc arrivé ?

Ceci...

Avant de quitter son village, le chef des hommes avait offerts de grands sacrifices. Il avait offert un grand sacrifice aux esprits des eaux en leur demandant de rester muets et ils avaient promis :

« - Nous ne dirons rien. »

Ombure recommence alors une conjuration plus forte :

« Vous qui commandez aux eaux, esprits des eaux,
Vous tous qui m'obéissez, c'est moi qui vous appelle. »

Et les esprits des eaux, forcés d'obéir, comparaissent devant Ombure :

« - Où sont les hommes ? Ont-ils passé par vos chemins ?
- Nous n'avons rien vu, ils ne sont pas passés par nos chemins. »

Et Ombure dit :

« - Ils ne sont pas passés par les chemins de l'eau, les esprits des eaux ne peuvent me désobéir. »

Et il appelle les esprits des forêts :

« Vous qui commandez aux forêts, esprits des forêts,
Vous tous qui m'obéissez, c'est moi qui vous appelle.
Répondez sans tarder, répondez aussitôt.
J'enverrai l'éclair qui passe en fendant le ciel,
J'enverrai le tonnerre qui passe en brisant tout,
J'enverrai le vent de la tempête qui passe en arrachant les bananiers,
J'enverrai la pluie d'orage qui tombe de la nuée et balaie tout devant elle.
Tous doivent répondre à la voix de leur chef.
Vous tous qui m'obéissez, montrez moi le chemin.
Le chemin qu'on pris ceux qui se sont enfuis.
Esprits des forêts, répondez. »

Mais, à son grand étonnement, les esprits des forêts ne répondent pas, pas un seul ne répond.
Qu'était-il donc arrivé ?

Ceci...

Avant de quitter son village, le chef des hommes avait offerts de grands sacrifices. Il avait offert un grand sacrifice aux esprits des forêts en leur demandant de rester muets et ils avaient promis :

« - Nous ne dirons rien. »

Ombure recommence alors une conjuration plus forte :

« Vous qui commandez aux forêts, esprits des forêts,
Vous tous qui m'obéissez, c'est moi qui vous appelle. »

Et les esprits de la forêt, forcés d'obéir, comparaissent devant Ombure :

« - Où sont les hommes ? Ont-ils passé par vos chemins ?
- Ils ont passé par nos chemins » répondent les esprits des forêts.

Et successivement Ombure appelle les esprits du jour, les esprits de la nuit, et, grâce à eux, apprend où sont passé les Fangs.

Et quand Ombure eut fini son enchantement, il connaissait le chemin qu'avaient pris les Fangs fugitifs. En vain, ceux-ci avaient-ils dissimulé leurs traces. Ombure connaissait leur chemin. Qui le lui avait appris ? L'éclair, le vent, la tempête le lui avaient appris. Les Fangs continuèrent leur marche longtemps, bien longtemps. Ils franchirent les montagnes et le chef consulta son fétiche :

« - Nous arrêtons nous ici ? »

Et le fétiche qui, depuis longtemps, depuis le premier jour, obéissait aux ordres d'Ombure, mais cela le chef ne le savait pas, répondit :

« - Non, vous ne vous arrêtez pas ici, ce n'est pas un bon endroit. »

Ils franchirent les plaines et lorsqu'elles furent franchies et que l'on eût retrouvé la grande forêt, la forêt qui ne finit pas, le chef consulta son fétiche :

« - Nous arrêterons nous ici ? »

Et le fétiche qui obéissait à Ombure répondit :

« - Oui, vous vous arrêtez ici. »

Et les Fangs avaient marché bien des jours et bien des lunes, les petits enfants étaient devenus des adolescents, les adolescents étaient devenus des guerriers, et les guerriers des hommes mûrs. Ils avaient marché bien des jours et des lunaisons. Ils s'arrêtèrent sur les bords du lac : on construisit de nouveaux villages, les plantations furent faites et partout le maïs

donna son grain nouveau. Le chef réunit alors des hommes pour donner un nom au village et on l'appela Akuregan « la délivrance du crocodile ».

Or cette nuit-là même, vers minuit, un grand bruit se fait entendre et une voix crie :
« - Nzaane, oh ! » (Venez !)

Et tous sortent effrayés. Que voient-ils ? Car la lune éclairait bien ! Ombure était au milieu du village ! Il était devant la case du chef. Que faire ? Où fuir ? Où se cacher ? Nul n'osait y songer ! Et quand le chef sortit de sa case pour voir ce qui se passait, ce fut le premier pris ! D'un coup de dent, Ombure le cassa en deux :
« - Voilà Akuregan », dit-il seulement. Et il retourna vers le lac.

Les guerriers, tremblant, élirent aussitôt un nouveau chef, le frère de l'ancien, suivant la loi, et le matin, on prit la femme de l'ancien chef et on vint l'attacher sur les bords du lac, en offrande à Ombure. Et celui-ci vint; la femme pleurait, il la mangea. Mais le soir, il revint au village et appela le chef :
« - Chef, je t'appelle ».

Et celui-ci, tout tremblant, répondit : « - J'écoute ».

« - Voici ce que je vous ordonne, moi, Ombure, et vous le ferez. Tous les jours, vous m'apporterez deux hommes, un homme le matin, un homme le soir, et le lendemain deux femmes, une femme le matin, une femme le soir. Et le premier de chaque lunaison, deux jeunes filles bien parées, ornées de rouge et luisante d'huile. Allez, c'est moi, Ombure, le roi de la forêt, c'est moi Ombure, le roi des eaux. »

Et il en fut ainsi pendant de longues années. Chaque matin, chaque soir, Ombure avait son repas, deux hommes un jour, deux femmes un jour et deux jeunes filles le premier du mois. Il en fut ainsi longtemps. Pour payer Ombure, les Fangs faisaient la guerre, loin, loin, et ils étaient partout vainqueurs, car Ombure, le chef des crocodiles les protégeaient et ils devinrent de grands guerriers.

Mais les années passèrent, l'une faisant tomber l'autre, et longtemps les Fangs avaient renouvelé leurs plantations. Ils étaient fatigués d'Ombure. Comment il les avait rattrapés dans leur fuite, cela ils l'avaient oublié. Et ils étaient fatigués d'Ombure. Et ils avaient oublié. Et les jeunes gens dirent :
« - Nous sommes fatigués. Partons ».

Et les jeunes gens partirent en avant, et les guerriers suivirent et les femmes portaient les paquets derrière les guerriers.

Ombure vient le lendemain matin au bord du lac, chercher comme d'habitude sa provende journalière. Il regarde; Rien ! Il arrive au village. Rien ! Que fait-il ? Il prend son fétiche et appelle aussitôt les esprits des forêts :
« - Voici ce que vous ordonne votre chef Ombure, mes esclaves se sont enfuis, ils sont dans votre domaine : que tout chemin se ferme devant eux. Vent de la tempête, brise les arbres devant eux, esprits du tonnerre, esprits de l'éclair, aveuglez leur yeux ! Allez, c'est Ombure qui vous commande. »

Et ils vont. Les chemins se ferment devant les Fangs, les grands arbres tombent, l'obscurité envahit tout, désespérés, il leur faut revenir au lac. Ombure les y attend. Mais Ombure est vieux, au lieu de deux hommes, il exige maintenant :
« - Vous me donnerez chaque jour deux jeunes filles en sacrifice ».

Et les Fangs durent obéir et chaque jour amener deux jeunes filles peintes en rouge, reluisantes et frottées d'huile. C'est leur fête de mariage. Elles pleurent et se lamentent, c'est la fête des tristes fiançailles. Elles pleurent et se lamentent le soir; le matin, elles ne pleurent ni ne se lamentent; d'elles n'entendent plus parler leurs mères : elles sont au fond du lac, dans la grotte où demeure Ombure; elles le servent et il en fait sa nourriture. Mais un jour il arriva ceci.

Une des jeunes filles dont le tour était venu, était la fille du chef, elle était jeune, elle était belle. Et le soir, elle fut attachée sur le bord du lac avec sa compagne : la compagne ne revient pas, mais le lendemain, lorsque réapparut le jour, la fille du chef était encore là. Ombure l'avait épargnée. Aussi on l'appela Alene Kiri « l'aurore a paru ».

Mais neuf mois après, la fille du chef eut un enfant, un enfant mâle. En souvenir de sa naissance, ce garçon fut appelé Ngurangurane, le fils du crocodile. Ngurangurane était donc fils d'Ombure.

Ceci est la première histoire. Ngurane était né ainsi.

Deuxième partie :



La mort d'Ombure



Ngurangurane, l'enfant du crocodile Ombure et de la fille du chef, grandit chaque jour, d'enfant il devient adolescent, d'adolescent il devient jeune homme. C'est alors le chef de son peuple. C'était un chef puissant et un très grand féticheur. Dans son coeur, il avait deux désirs : venger la mort du chef de sa race, du père de sa mère et délivrer son peuple du tribut que levait sur lui le crocodile. Ce qu'il fit dans ce but, le voici.

Dans la forêt, on trouve un arbre sacré, et cet arbre, on l'appelle "palmier". Coupez un palmier, la sève coule, coule, abondante, et si vous attendez deux ou trois jours, après l'avoir enfermée dans des vases de terre, vous avez le dzân, la boisson qui rend le coeur joyeux. Cela nous le savons maintenant, mais nos pères ne le savaient pas. Celui qui le leur apprit, c'est Ngurangurane et le premier qui a bu le dzân, c'est Ombure. Qui avait fait connaître le dzân à Ngurangurane ? C'était Ngonémane, la pierre fétiche que lui avait donné sa mère.

Or, d'après l'avis de Ngonémane, Ngurangurane dit ceci :

« - Apprêtez tous les vases de terre que vous possédez, tous, apportez-les devant ma case ».

Il dit cela aux femmes : elles apportèrent donc tous les vases de terre qu'elles possédaient et il y en avait beaucoup, beaucoup.

« - Allez toutes dans la forêt, leur dit-il encore, près du ruisseau, il y a de la terre à poterie et faites encore d'autres vases ».

Et elles allèrent au ruisseau de la terre à poterie et firent des vases, beaucoup.

« - Allons dans la forêt, dit-il aux hommes, allons et vous couperez les arbres que je vous indiquerai ».

Et ils allèrent tous ensemble avec les haches et les couteaux et ils coupèrent les arbres que leur montra Ngurangurane. Ces arbres étaient des palmiers. Et quand tous furent coupés, on recueillit la sève qui coulait abondamment des blessures de la hache. Les vases furent apportés; ce furent les femmes qui firent cela, les vieux sages et les nouveaux, quand tous furent là, on les remplit du dzân et les femmes les rapportèrent au village.

Tous les jours, Ngurangurane réunit goûtait la liqueur, les hommes voulurent faire comme lui, mais cela, il le leur interdit par un grand éki (interdit); un homme dit :

« - Ngurangurane le fait, j'en boirai ».

Et il en but, mais en secret et la tête lui tourna aussitôt. Ngurangurane vint près de lui et le tua d'un coup de fusil. On jeta son corps sans sépulture pour avoir enfreint l'interdit.

Trois jours après, Ngurangurane réunit les hommes et les femmes et leur dit :

« - C'est le moment, prenez les vases et venez avec moi au rivage, près du lac ».

Ils prirent les vases et allèrent avec lui. Quand ils furent sur les bords du lac, avec l'argile fraîche, on construisit deux grands bassins, soigneusement battus avec les pieds, soigneusement lissés avec la paume des mains. Alors dans les deux bassins, ils versèrent tout le dzân contenu dans les vases, sans en laisser tomber une seule goutte. Ngurangurane

commence alors un grand fétiche et tous les vases sont ensuite brisés et jetés au lac, les deux captives attachées près des bassins, et tout le monde se retira au village.

Ngurangurane demeura seul, caché près des bassins. À l'heure accoutumée, Ombure sortit de l'eau. Il se dirigea vers les captives, tremblantes de frayeur; mais tout d'abord :

« - Qu'est ce que ceci, dit-il en arrivant près des bassins, qu'est ce ceci ? »

Il goûte un peu de liquide. La liqueur lui parut bonne et il s'écria à haute voix :

« - Ceci est bon, dès demain j'ordonnerai aux Fangs de m'en fournir chaque jour ».

Et le crocodile Ombure but le dzân. Il le but jusqu'à la dernière goutte, oubliant les captives.

Lorsqu'il eut terminé, il chanta :

« J'ai bu le dzân, la boisson qui rend le coeur content,

J'ai bu le dzân,

J'ai bu le dzân, mon coeur se réjouit,

J'ai bu le dzân.

Le chef auquel tous obéissent c'est moi,

Moi, le grand chef, moi Ombure,

C'est moi, Ngân, c'est moi, le chef,

Ombure est maître des eaux,

Ombure est maître des forêts.

C'est moi le chef auquel tous obéissent,

C'est moi le chef.

J'ai bu le dzân, la boisson qui rend le coeur content,

J'ai bu le dzân,

J'ai bu le dzân, mon coeur se réjouit,

J'ai bu le dzân. »

Il chante et, sur le sable, sans songer aux captives, il s'endort le coeur joyeux. Ngurangurane s'approche aussitôt d'Ombure endormi, sur les écailles épaisses, la sagaie rebondit en arrière sans entamer la peau d'Ombure, et celui-ci, sans se réveiller, se secoue en disant :

« - Qu'est ce ceci ? Un moustique m'a piqué ? »

Ngurangurane prend sa hache, sa forte hache de pierre, d'un coup formidable, il frappe Ombure, la hache rebondit sans le blesser; celui-ci commence à s'agiter, les deux captives s'enfuient épouvantées, Ngurangurane fait alors un puissant fétiche :

« Tonnerre, dit-il, Tonnerre, c'est toi que j'appelle, apporte-moi tes flèches ».

Et le tonnerre vient en éclatant. Mais quand il apprend qu'il doit tuer Ombure, il dit :

« - C'est ton père, il est ton maître ». Et il s'enfuit, épouvanté.

Mais Alena Kiri vient au secours de son fils et elle apporte Ngonémane, la pierre fée. Et au nom de Ngonémane, la pierre, Ngurangurane dit :

« - Eclair, je t'ordonne de frapper ».

Et l'éclair frappe, car désobéir, il ne le pouvait pas. À la tête, entre les deux yeux, il frappe Ombure, et Ombure demeure sur place, foudroyé, mort. Celui qui l'a tué, c'est Ngurangurane, Ngurangurane l'a tué grâce au secours de Ngonémane.

Et la fin du récit, la voilà. Ngurangurane retourne en hâte au village.

« - Vous tous, hommes du village, dit-il, vous tous, venez ».

Et ils allèrent sur les bords du lac et ils virent Ombure gisant, immense.

« - Celui qui a tué le crocodile Ombure, c'est moi, Ngurangurane ».

Tous se réjouissent et dansent autour du cadavre. On danse le "fanki", la grande danse des funérailles : on dansa le fanki pour apaiser l'esprit d'Ombure.



Le culte du crocodile



Troisième partie :

Sur le bord du lac, le crocodile Ombure est étendu et le lendemain, au matin, ce que fait Ngurangurane, le voici.

Il prend son grand couteau, le "mfor akox" qui ne sert qu'aux funérailles pour les sacrifices et il ordonne à ses hommes de retourner le cadavre. Ils obéissent et retournent le cadavre. Ngurangurane fend la peau, il fend depuis la gueule jusqu'à l'anus, il la fend en long, et par deux points, il la fend en largeur, la rabat encore de chaque côté, la chair est enlevée et mise sur le feu, tous les hommes on leur part, chacun son morceau. À Ngurangurane le coeur et la cervelle; aux chefs et aux vieillards, les parties nobles, et la langue et les yeux; aux femmes et aux enfants, les entrailles : chacun a son morceau, chacun a sa part. Ainsi nul ne pourra craindre. Dans la peau desséchée, et soigneusement recousue, là où il le faut, Ngurangurane dispose alors les morceaux de bois pour en maintenir la courbure et, quand tout est prêt, Ngurangurane ordonne de la mettre sur le lac, elle flotte à la surface. Ngurangurane y monte, les pattes lui servent de pagaies, la queue flexible de gouvernail. Ca et là il marche, à droite, à gauche, en arrière, en avant. Jusque là, les Fangs ne savaient pas ce qu'était une pirogue. Comme Ngurangurane, le premier, avait fait, avec la peau du crocodile, ainsi firent-ils ensuite, en creusant des troncs d'arbres, mais celui qui leur apprit cet art, ce fut Ngurangurane. Les premières pirogues qui furent faites, on les fit et on les creusa comme il avait creusé le crocodile. À partir de ce moment, les Fangs allèrent sur le lac et commencèrent à pêcher les gros poissons, car, jusque là, ils avaient peur d'Ombure et ne prenaient que le poisson des ruisseaux.

Mais ce n'est pas tout ! Ngurangurane avait vengé sa race et c'était son premier devoir. Mais il était aussi fils du crocodile et pour cela il ordonna de grandes fêtes des funérailles, le fanki, les grandes fêtes qui apaisent les esprits des morts. Pendant trente fois trente jours, les femmes ont pleuré Ombure; pendant trente fois trente jours, elles ont fait retentir l'air, soir et matin, des lamentations funéraires; pendant trente fois trente jours, les cheveux dénoués et remplis de terre, elles ont chanté les louanges du père de Ngurangurane, Ombure.

Pendant trente lunaisons, l'esprit irrité d'Ombure a parcouru les villages cherchant sa vengeance et poursuivant les vivants, mais partout, il a trouvé sa propre chair. Il ne peut donc se venger.

Tous les jours, le tamtam de mort retentit, les danseurs se succèdent, Ngurangurane préside à la cérémonie. Quand enfin le dernier jour arriva, de toutes parts, les hommes, les femmes se sont réunis. Près du village, dans le bois voisin, Ngurangurane a fait enlever les arbres et disposer une place circulaire, les femmes apportent l'argile et lui-même, le grand chef, de ses propres mains, il reproduit l'image de l'ancêtre : il façonne un énorme Ombure. On l'orne de blanc et de noir, de jaune et de rouge et, quand il est entièrement préparé, dans la bête, Ngurangurane introduit les os d'Ombure : autour de l'ancêtre, les danses ont commencé, les danses circulaires. Toute la nuit, elles durent, jusqu'au matin, le tamtam retentit. Alors Ngurangurane s'approche seul : près d'Ombure, il a placé deux hommes et l'un après l'autre, il les immole et le sang arrose Ombure. Les chairs sont placées près d'Ombure; près de sa tête, les têtes; près de son corps, les corps; près de ses pieds, les pieds. Et chacun prend sa part et se retire. À tous, Ngurangurane offre le cadeau des funérailles. Quand tout est terminé, Ngurangurane ordonne ceci :

« - Ainsi nous ferons chaque année, ainsi chaque année, nous honorerons Ombure ».

Et les Fangs, depuis ce temps-là, ont ainsi fait. Et c'est pour cela qu'Ombure, sous la figure de Ngan est encore aujourd'hui le mvamayong (l'ancêtre de la tribu) des fils de Ngurangurane.



L'Epopée d'Oveng Ndoumou Obame

Première partie :



La première initiation d'Oveng Ndoumou



Un enfant vient de naître à Okü, Oveng Ndoumou, fils de Ndoumou Obame et de Ntsame Ondo.

Son grand-père a décidé qu'il serait « puissant, gardien de la paix, protecteur des faibles, réputé pour sa bonté et sa richesse, connu de toutes les couches sociales, depuis le malheureux qui grille son bout de manioc au feu, jusqu'au force les plus mystérieuses de la nature ». Aussi lui fera-t-on subir une initiation particulière.

« - Ouvre la poitrine du bébé », commanda Obame Ndong. Minko M'Obiang cracha la poudre noire imbibée de salive sur la poitrine du nouveau-né. Elle s'ouvrit, laissant voir les poumons frais et un coeur palpitant.

« - C'est bien, apprécia Obame Ndong. Maintenant, initiés, je fais appel à tout votre savoir. Remplacez tous les organes de cet enfant, à l'exception de ses muscles et de sa peau, par du fer. Oveng Ndoumou Obame, comme nous allons désormais l'appeler, sera un homme double dans un même corps. Homme et fer, il fera appel à l'un ou à l'autre de ses doubles selon les circonstances. Oveng Ndoumou Obame sera un géant. Il commandera la tribu des Yemikaba (flammes). Il commandera les autres tribus et les autres peuples. Il ne mourra point. Avec ses organes normaux, préparez la poudre magique dont vous imprégnez ses organes de fer. Ne commettez aucune erreur qui puisse un jour lui être fatale. Au travail ! Je vous observe ! »

Tandis que les magiciens oeuvraient, Obame Ndong chantonnait :

« Je suis Obame Ndong, Je suis Obame Ndong,
Je suis Obame Ndong de la tribu des Flammes,
Ô Esprits invisibles, écoutez-moi
Puissances naturelles, regardez-moi
Fleuves grondants, cessez de mugir
Foudre du ciel, arrête ta colère
Je vous convie, ô Mystères des mystères
À faire d'Oveng Ndoumou Obame,
Une Force, une Energie, un Immortel
Que sa richesse soit illimitée,
Et sa puissance invincible !
Que nul devant lui ne résiste
Et que partout dans l'univers il commande ! »

Après cette incantation, Obame Ndong se tut. Il parut transporté dans ce pays de mystères que seuls connaissent les initiés. Pris tout à coup d'un spasme violent, il renifla l'air, toussa, resta immobile, les mains jointes, les jambes écartées. Des murmures de triomphe s'élevèrent discrètement de l'assistance. Revenu à lui, Obame Ndong regarda le bébé qui s'épanouissait d'un sourire paisible. Il l'arracha aux magiciens. La besogne avait parfaitement réussi.

Deuxième partie :



Anéantissement du fer



Oveng Ndoumou est devenu un homme, il s'affirme maintenant comme un chef et s'adresse à son peuple pour lui faire part de sa mission essentielle :

« - Hommes, femmes, enfant de la tribu des Flammes, ouvrez les oreilles et écoutez. Votre tribu manquait de chef, celui qui vous parle est le vôtre. Une tribu sans chef est une famille sans joie. Réjouissez-vous, car je suis là ! Mais chef égal discipline. Suivez mes ordres, vous vous en trouverez bien ! Dorénavant aucune personne dans le pays, à l'exception de votre chef et de ses émissaires, ne doit se servir de tout ce qui est en fer. Toutes les armes, tous les outils, tous les objets composés entièrement ou en partie de fer seront détruits. Voulez-vous de la viande ? Du poisson ? Tendez des pièges en liane dans la forêt et des nasses en bambou dans les rivières. J'ai donné l'ordre à la nature de vous prodiguez sans réserve tout ce dont vous avez besoin : le gibier sera abondant comme les feuilles des arbres, le poisson comme les grains de sable. Le manioc, l'igname, l'arachide, le bananier pousseront partout comme de l'herbe sauvage : le pays regorgera de victuailles. Mangez, engraissez-vous, fêtez : nous sommes entrés dans une ère nouvelle. »

Un torrent d'acclamations accueillit ces paroles pendant qu'Oveng Ndoumou Obame poursuivait :

« - Malheur à quiconque transgressera ma loi. Je n'ai pas besoin de vous signifier la façon dont il sera châtié. En voici un exemple. »

Joignant le geste à la parole, il allongea le bras, empoigna le gros baobab qui se dressait au milieu du village, l'arracha de terre comme s'il cueillait une feuille de fougère, le cassa et brisa les deux bouts sur ses genoux. Les hommes n'eurent rien à commenter : ils avaient compris...

Oveng Ndoumou Obame regarda l'assistance qui n'osait plus le fixer. Ses yeux parcoururent tour à tour les hommes, puis s'arrêtèrent sur un nommé Ela Minko M'Obiang, fils de Minko M'Obiang, le grand magicien de la tribu. Ela Minko avait la taille d'un géant. Il ne semblait nullement ému de ce qui venait de se passer. Il regardait, impassible; le nouveau chef Oveng Ndoumou Obame l'appela. Il bondit et vint se planter devant le chef.

« - Je te charge, lui dit Oveng Ndoumou Obame, de ramasser et de détruire tout ce qui contient du fer. Prends ce sifflet et ce grelot métalliques. Dès que la ferraille te sera présentée dans un village, siffle. Elle sera happée par le grelot et volatilisée. Les objets du même genre qu'on t'aura caché subiront infailliblement le même sort, quel que soit l'endroit où ils seront enfouis. Si tu rencontres un obstacle, il te suffira de prononcer mon nom et, au même instant, je serai à tes côtés. Parcours le pays, dépasse les frontières. L'anéantissement total du fer amènera la paix sur le globe. »

Ela Minko M'Obiang, heureux et fier de se voir confier une mission aussi importante, saisit le sifflet et le grelot, fit un bond ahurissant dans la cour, ordonna à la foule de se disperser et amorça la besogne.

Troisième partie :



Rôle de la Danse



Oveng Ndoumou Obame est entré en guerre contre la tribu des Yokos « Orages », il a blessé son chef Nkabe Mbourou, celui-ci décide de se venger et envoie sa fille Eyenga Nkabe pour

séduire l'homme de la tribu des Engong « Immortels », Enong Ondo, qui saura vaincre le mortel Oveng Ndoumou Obame.

C'était l'époque des réjouissances chez les tribus voisines du peuple d'Engong. Depuis plus de neuf lunes déjà, Ndoutoume Allogo Minko, du grand village Meka-Mezok, faisait danser son monde sans arrêt. Ce village mesurait sept jours et sept nuits de traversée au pas de course rythmé. C'est vous dire qu'il était immense. Les tamtams, les tambours et les balafons mugissaient, inlassables. Les danseurs, voix enrouées, torses couverts de sueur et de poussière, trépignaient, s'agitaient, se tordaient avec un acharnement surhumain. Quelqu'un mourait-il de lassitude ou d'inanition, Ndoutoume Allogo Minko le ressuscitait d'un grand coup de son chasse-mouches et il reprenait la danse avec plus d'énergie.

« Il faut danser, criait Ndoutoum Allogo Minko. Il faut danser, car la danse c'est la joie; la danse c'est la jouissance; la danse c'est la paix, c'est la vie. Dansez, hommes et femmes, dansez : c'est le retrait de deuil de mon feu père !... »

Et les hommes dansaient à perdre le souffle. Ils dansaient comme des automates. Mais ils dansaient...

Eyenga Nkabe arriva à Meka-Mezok au clair de lune. La danse était toujours chaude, endiablée. La fraîcheur de la nuit semblait exciter les hommes. Les tamtams bourdonnaient, frénétiques. Les danseurs roucoulaient.

Quatrième partie :



Puissance de la Femme



Une lune s'était écoulée depuis l'incident de Meka-Mezok. Eyenga Nkabe avait franchi monts et rivières sans autre prise. Engong était proche. Une inquiétude indéfinissable emplissait le cœur de la jeune fille. Ce nom ne l'enchantait point. Ce pays de mystères qu'était Engong avait été, depuis la création du monde, le cauchemar des peuples d'Okü. Ces hommes qui avaient réussi à découvrir le secret de l'immortalité, n'étaient-ils pas, par ce fait même, de véritables monstres surnaturels ? Que pouvait-elle bien leur dire, elle, une petite fille sans puissance, qui ne comptait que sur l'attrait de sa beauté ? Et cette beauté, était-elle suffisamment séduisante pour suborner un Immortel ?

Eyenga Nkabe se résigna.

« Une femme ne doit pas avoir peur des hommes, finit-elle par conclure. Une femme doit profiter du moment où un homme reçoit un coup au cœur en l'apercevant pour le séduire jusqu'à la moelle des os. Je ferai de mon mieux si ces monstres sont sensibles au charme des femmes. »

Cinquième partie :



Méditation d'un chef



Avant de livrer combat à Oveng Ndoumou Obame, Engong Ondo médite sur son rôle de chef et s'interroge sur la guerre.

Tout cela défila sous le regard méditatif d'Engong Ondo. Sa tâche était immense. Des milliers de vies humaines, à travers cette étendue de terres, fondaient leur protection sur lui. Il était le défenseur de tout ce qui n'avait pas le privilège de l'immortalité. Harassante besogne. Un rien suffisait parfois pour semer la terreur et le désarroi, voire la mort, parmi ces populations inoffensives qui ne demandaient qu'à vivre du produit de leur travail de paysans. Engong Ondo le savait et la perspective d'une guerre prochaine lui fendait le coeur. Ces pauvres innocents allaient encore payer de leur vie les conséquences des combats de géants !

Engong Ondo était un chef bon et juste. Il reconnaissait à chacun le droit de vivre. Il se disait que posséder l'immortalité ne l'autorisait pas à disposer à sa guise du restant de l'univers. Il désirait ardemment que la paix régnât parmi les hommes. Il était pourtant puissant. Il commandait aux êtres et aux choses. Seule la paix lui résistait encore. La paix délicieuse et fragile, la paix fuyante et ironique, la paix demeurait insaisissable. Engong Ondo se sentait inférieur à cette chose si douce et si mystérieuse, cette chose dont l'humanité avait tant besoin; la paix. Que devait-il faire pour la domestiquer, la répandre partout dans le monde ? Sa puissance n'était-elle pas une illusion ? La vie ne devait-elle pas lui obéir ?

Un peu partout dans l'univers, des hommes jaloux complotaient contre lui et son peuple. Des troubles éclataient, semant la ruine et la mort. Et, pour redresser ces torts et apaiser les esprits, il fallait se battre. Il se battait donc à contrecoeur. Puis, après chaque combat, il avait des remords. Ces milliers d'hommes, de femmes et d'enfant morts pour une cause inconnue paraissaient, au fond de leurs tombes, lui adresser des reproches et implorer sa pitié pour le reste de l'humanité. Et, chaque fois encore, accablé par le feu de la récente bataille, la tête lourde d'indignation, il rentrait chez lui, l'appétit perdu, le sommeil introuvable. C'était cela son éternel devoir de chef. Du chef qui veut donner un sens à sa vie. Du chef qu'on envie et qu'on croit dénué de soucis. Du chef qu'on dit riche et heureux comme un papillon au vent ! C'était son devoir de chef.

Engong Ondo pensa tout à coup à Oveng Ndoumou Obame.

« Au fait, se demanda-t-il, pourquoi cet homme a-t-il entrepris de détruire le fer ? Encore un semeur de troubles ! Quel but poursuit-il ? Avant de lui livrer combat, il va falloir discuter avec lui pour connaître ses desseins. C'est la meilleure solution... »

Sixième partie :



Victoire sur les fantômes et la mort



À la suite d'un combat terrible, Oveng Ndoumou Obame est capturé...

Pendant une longue procession s'était formée et se dirigeait maintenant derrière la rangée de case d'Akoma Mba, vers l'énorme oveng, le grand arbre millénaire au pied duquel brille une mare magique. Tout Engong sait que tout corps humain plongé dans cette mare ne remonte jamais à la surface. On allait y jeter Oveng Ndoumou Obame. Il se changerait en fantôme et irait accroître le nombre de revenants qui font la puissance du peuple d'Engong. Ainsi avait décidé Akoma Mba. Ainsi les magiciens d'Okü sauraient que leurs travaux ne peuvent que profiter aux Immortels.

Les hommes firent le tour de l'arbre ceinturèrent la mare et s'assirent dans l'herbe. Des traits fulgurants striaient la surface de l'eau qui se mit à bouillonner. Engong Ondo s'approcha du bord, son fardeau sur la poitrine. Il aspira une grande bouffée d'air, plongea sa main dans sa besace, en retira un oeuf de perroquet qu'il brisa sur les fils de cuivre qui fondirent instantanément, libérant Oveng Ndoumou Obame de son étreinte étourdissante. Rapide comme la foudre, Engong Ondo lui appliqua dans la nuque un violent coup de poing, tandis qu'il le poussait d'une secousse brutale dans la mare. L'homme disparut comme un caillou dans l'eau. Les bouillonnements cessèrent. L'eau se calma. Oveng Ndoumou Obame écarquilla

les yeux : devant lui deux fantômes, derrière lui deux fantômes. Ces grands diables hideux tenaient levés des gourdins de fer et s'approchaient de l'homme de la tribu des Flammes, prêts à frapper.

Oveng Ndoumou Obame savait que les fantômes n'ont jamais eu pitié des hommes. Cette rancune est vieille comme le monde. Pourquoi auraient-ils eu pitié des hommes ? Ces fils maudits ne continuent-ils pas à jouir des multiples plaisirs dont est saturée la vie, alors que les fantômes végètent dans l'éternelle obscurité de la mort et de l'oubli ? Ne poussent-ils pas leur imbécillité jusqu'à invoquer et attirer irrésistiblement les malheureux fantômes pour en faire des valets obéissant à leurs caprices ? Se venger de tous ces outrages dès que l'occasion se présente est la principale occupation des fantômes, et c'est pourquoi les hommes leur attribuent tous les malheurs dont ils sont victimes et trouve qu'il y a trop de mauvais esprits épars dans la nature !

Les fantômes se précipitèrent sur Oveng Ndoumou Obame, féroces, impitoyable. Un ouragan de coups de gourdin se déclencha sur sa tête. L'homme tituba, harcelé par la douleur. Puis, défiant la mort, il se redressa pour rétablir son équilibre. Les coups pleuvaient toujours avec acharnement. Abiééré Mame sur son tamtam n'eût pas déchaîné autant de frénésie que n'en déployaient ces grands diables aux limites du courroux.

Oveng Ndoumou Obame se frappa la poitrine. Il en extirpa une tortue géante sur laquelle il se percha. Ensuite, il siffla. Les gourdins se volatilèrent. La tortue souffla. Une bulle enveloppa Oveng Ndoumou Obame et, dans un tourbillon vertigineux, l'emporta à la surface.

Les hommes d'Engong n'eurent pas le temps d'apercevoir ce globe fluorescent qui s'élançait dans l'atmosphère, tandis Qu'Akoma Mba poussait un grondement de stupéfaction et de désespoir.

Septième partie :



L'Hirondelle



Engong Ondo laissera finalement la vie sauve à Oveng Ndoumou Obame et lui accordera même la main de sa soeur Menge M'Ondo.

Il lui reprochait seulement d'avoir voulu effacer le métal de la surface de la terre. Le métal était la base du progrès de l'homme et l'on ne pouvait espérer sans lui se placer au dessus de l'animal. Mais... la conception de la paix qu'avait Oveng Ndoumou Obame était défendable.

Le soleil venait de se lever. Il dissolvait maintenant les derniers lambeaux de brouillard accrochés sur le faite des collines. Engong était sur pied pour assister au départ d'Oveng Ndoumou Obame et de son épouse Mengué M'Ondo.

Sur la place de Wor-Zok, les anciens s'étaient déjà rassemblés. Engong Ondo avait mis son bonnet de panthère qu'il ne portait que pendant les grandes occasions. Tout le monde regardait Oveng Ndoumou Obame qui se tenait au milieu de la place, la main de Mengué M'Ondo dans la sienne.

Soudain, il se frappa la poitrine. Une hirondelle jaillit de sa narine gauche, survola tous les villages d'Engong en signe d'adieu. Puis, une lumière aveuglante navra la nature, tandis qu'éclatait un grondement de tonnerre assourdissant. Oveng Ndoumou Obame et Mengué M'Ondo disparurent dans les nuages.

Ntoutoume Mfoulou sifflota : « Vi! Violi! Violi! Vio! Vi! Vi! Saturé de force et de puissance, Je voudrais rencontrer un égal ! Vi! Violi! Violi! Vio! Vi! Vi! Que la mort me tue, si elle en est capable ! Vio! Vio! Vi! Violi! Vio!»

L'Evou

L'Evou vivait dans la forêt et se nourrissait de la chair et du sang des animaux.

Un jour qu'elle se rendait aux champs, une femme trouva une biche morte. Toute heureuse, elle mit l'animal dans sa hotte et rentra au village. Pendant toute l'année, elle eut ainsi la chance de ramasser un gibier tué dans un coin précis de la forêt que tout le monde ignorait et qui était le repaire de l'Evou. Au village, elle était devenue l'épouse « chasseur », ce qui lui donna une grande réputation.

Son mari était heureux d'avoir une femme de cette valeur. Ses enfants étaient bien nourris, de même que ses soeurs, ses parents et ses invités. La femme ignorait ce qui tuait les bêtes. Elle aurait voulu le savoir, mais, n'y arrivait pas...

Un matin de grande pluie, elle prit son panier, s'en alla à son coin à gibier et trouva une antilope fraîchement abattue. Au moment où elle s'apprêtait à la soulever, elle aperçut l'Evou qui en suçait le sang.

« - Que viens tu faire ici ? s'écria l'Evou. Ce lieu est ma propriété ».

La femme, toute tremblante, répondit à l'Evou qu'elle souhaitait nouer des relations d'amitiés avec lui.

« - Je t'apporterai du tabac et du sel, et toi tu me fourniras toujours du gibier ».

L'Evou rétorqua qu'il se nourrissait de sang et que l'offre de la femme ne lui convenait pas. Il lui laissa cependant l'antilope après l'avoir vidée de son sang et ils allaient se séparer. Mais la femme, considérant que l'Evou lui avait rendu de grands services, se mit en tête de le recevoir au village. Mais comment porter un Evou ? Dans la hotte ? Non ! Dans des feuilles ? Non ! La femme était perplexe.

« - Ouvre la bouche, si tu veux me porter, dit l'Evou, car je suis très délicat, une brindille suffit pour me blesser. »

La femme ouvrit alors la bouche et l'Evou s'y engouffra, pénétrant jusqu'aux entrailles. Ainsi arrivèrent-ils au village.

Cette femme n'était pas pauvre. Elle avait déjà de nombreux enfants et possédait une grande basse-cour composée de poules, de coqs, de pintades, de dindons, de canards, ainsi qu'un troupeau de chèvres et de moutons. Or, l'Evou lui apprit ses méthodes de sorcellerie, notamment sa science de dédoublement. En échange, chaque fois que l'Evou avait faim, la femme lui offrait un sujet de sa basse-cour. Mais l'Evou est très glouton, la volaille n'avait pas assez de sang pour le rassasier. Il lui fallait donc au moins cinq à six poules par repas. Aussi, en quelques semaines, la volaille eut-elle disparu et il fallu entamer le troupeau de moutons.

Quelques mois après, il n'y eut plus de mouton. La femme commença à lui livrer les bêtes d'autres personnes. Devant ce désastre inexplicable, les éleveurs du village décidèrent d'abandonner ces lieux pour s'installer ailleurs. Restée seule avec son mari et ses enfants, la femme ne savait plus que faire. Les demandes de l'Evou devenant de plus en plus pressantes, elle se résolut à sacrifier un à un ses enfants, et l'Evou prit ainsi l'habitude de se nourrir de sang humain. Il ne retourna plus dans la forêt, il resta dans le village et se multiplia, et depuis ce jours, on prétend que chaque enfant apporte son Evou en naissant; aussi, bon nombre de décès sont-ils attribués à l'Evou.

Telle est la légende de l'Evou...

